

Moussons

Recherche en sciences humaines sur l'Asie du Sud-Est

29 | 2017

Le commerce du sexe en Asie du Sud-Est. Approches pluridisciplinaires

Cosmopolitan Sex Workers. Women and Migration in a Global City, Christine B.N. Chin

Oxford, Oxford University Press, 3 cartes, 1 diagramme, 1 photo, bibliographie, index, 2013, 234 p.

Bernard Formoso



Édition électronique

URL : <http://moussons.revues.org/3841>

ISSN : 2262-8363

Éditeur

Presses Universitaires de Provence

Édition imprimée

Date de publication : 4 mai 2017

Pagination : 313-315

ISBN : 979-10-320-0110-3

ISSN : 1620-3224

Référence électronique

Bernard Formoso, « *Cosmopolitan Sex Workers. Women and Migration in a Global City*, Christine B.N. Chin », *Moussons* [En ligne], 29 | 2017, mis en ligne le 29 mars 2017, consulté le 04 mai 2017. URL : <http://moussons.revues.org/3841>



Les contenus de la revue *Moussons* sont mis à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

Livres / *Books*

Cosmopolitan Sex Workers. Women and Migration in a Global City,
Christine B.N. Chin, Oxford, Oxford
University Press, 3 cartes, 1 diagramme,
1 photo, bibliographie, index, 2013,
234 p.

Par Bernard Formoso*

Ce livre lève le voile sur une facette de la prostitution peu étudiée. En effet, plutôt que de s'intéresser aux femmes victimes des formes les plus éhontées de trafics humains, comme le font nombre de travaux récents, il traite des migrantes transnationales qui vendent volontairement leurs charmes au sein des *world-class cities*, c'est-à-dire les villes les mieux connectées à l'économie-monde. Plus précisément, Christine Chin a enquêté entre 2010 et 2011 auprès de 39 migrantes, originaires de la République populaire de Chine, d'Asie du Sud-Est, du Moyen-Orient, d'Europe orientale et d'Afrique noire, qui s'adonnaient à diverses formes de prostitution à Kuala Lumpur. Elle a aussi pu recueillir le point de vue des membres d'un « syndicat » (une organisation criminelle, héritière des Triades) qui facilitait l'immigration de la plupart de ces femmes et organisait leur activité de prostitution sur une base contractuelle.

Le cadre théorique et la problématique sont très bien posés. L'approche est interdisciplinaire (relations internationales, sociologie, ethnologie) et le canevas analytique se résume en trois C : cité, créativité

et cosmopolitisme. Cité tout d'abord, parce que l'ouvrage prend pour objet, à l'étude de Kuala Lumpur, les villes du Nord et du Sud qui se sont transmues ces dernières décennies en *hubs* de l'économie néo-libérale mondialisée et sont devenues à ce titre de puissants nœuds d'interconnexion entre circuits migratoires. Dans le second chapitre de l'ouvrage, l'auteure consacre de longs développements à la mutation en ce sens de la capitale malaisienne, qu'emblématise la conversion du « triangle d'or » de la ville (KLCC-Bukit Bintang-KL Sentral) en plateforme globale des affaires, du commerce et de l'hôtellerie cinq étoiles. Créativité ensuite, car les femmes impliquées dans cette forme de prostitution, et surtout les organisations criminelles qui les encadrent, s'adaptent avec une remarquable ingéniosité à la politique des 3 D (détection, déresponsabilisation et déportation) mise en place par l'État malaisien lorsqu'il a voulu nettoyer à partir des années 1990 le centre-ville de Kuala Lumpur des formes les plus visibles de prostitution. Dans la « cité globale » le commerce du sexe emprunta dès lors des voies plus feutrées (hameçonnage discret dans les aéroports, les *malls*, les hôtels, les quartiers d'affaires, services de *call girls* et d'*escorts*). De plus, pour satisfaire les goûts cosmopolites des cols blancs internationaux, les organisations criminelles multiplièrent les partenariats avec les réseaux mafieux d'autres pays pour faire entrer en Malaisie, sous couvert de

séjours d'étude ou de visas touristiques, des contractuelles hyper-mobiles, qui vendent leurs services d'une cité globale à l'autre, entre l'Afrique, le Moyen-Orient et l'Asie. S'est de la sorte mise en place une « globalisation de l'ombre » (*shadow globalisation*) dont l'auteure analyse au chapitre 4 les modes opératoires avec une remarquable précision, grâce aux témoignages des prostituées. Dans ce même chapitre Catherine Chin rend compte des motivations et des circonstances qui ont conduit ces femmes à vendre leurs charmes. L'analyse de leurs récits montre qu'elles ont intégré les réseaux de prostitution globalisée moins par mauvaise conscience ou pour fuir la pauvreté que pour honorer leurs obligations familiales, s'extraire d'un cadre culturel ou religieux jugé trop contraignant et accumuler rapidement un pécule personnel en vue d'ouvrir un commerce ou poursuivre des études. Elles conçoivent donc leur inscription dans ces réseaux comme un moyen d'émancipation, d'évasion et d'ouverture sur le monde.

On touche ici au troisième pivot de l'analyse de l'auteure, le cosmopolitisme, dont Catherine Chin propose en préalable une discussion critique. En effet, ce concept est généralement réservé aux élites urbaines disposant d'un fort potentiel de mobilité et désigne la tolérance, la flexibilité et l'ouverture sur autrui que cette catégorie sociale incarnerait. Dans cette perspective élitiste et européocentrique le cosmopolitisme tel que subjectivisé par les migrants est de l'ordre de l'impensé. Or l'un des mérites de l'étude de Catherine Chin est de le rendre pensable. Elle montre ainsi que les femmes prises en compte développent une esthétique du goût, une flexibilité et un esprit de tolérance qui en fait des figures à part entière du cosmopolitisme, quand bien même elles doivent faire face à un ostracisme virulent du fait de leur activité, de leur condition d'étrangères et des clichés ethnico-raciaux dans lesquelles les Malaisiens les enferment.

Le chapitre 5 de l'ouvrage dénote des relations de confiance que l'auteure a réussi à construire avec un milieu clandestin pourtant difficile d'accès. Elle y décrit sur la base d'une enquête ethnographique très fouillée les mues successives qu'ont accomplies les sociétés secrètes chinoises de Malaisie au cours du xx^e siècle pour faire face à la répression étatique et plus récemment pour s'adapter à l'économie néolibérale globalisée. Ces *kongsi* ont renoncé à leur structure pyramidale et à leur ritualité du pouvoir pour se transformer en hydres organisationnelles complexes, dont les différentes sections assument des fonctions complémentaires, jouissent d'une relative autonomie pour élaborer des partenariats internationaux et s'articulent les unes aux autres sur un mode très souple qui contribue à leur grande adaptabilité. Bien que les chefs du « syndicat » étudié se présentent comme des hommes d'affaires respectables qui vendent des services prostitutionnels et non des personnes, on peut cependant reprocher à l'auteure une certaine naïveté dans son approche de leurs activités. Elle ne mentionne pas, notamment, les formes de châtement auxquelles s'exposent les prostituées qui ne respectent pas les termes du contrat que leur imposent les patrons de ces organisations. D'autre part, Catherine Chin part du postulat que les femmes étudiées échappent à toute forme de trafic humain. Ce parti pris est à mon sens discutable. Que ces femmes disposent d'importantes marges de choix et donc de liberté par rapport à des prostituées plus strictement encadrées n'en signifie pour autant qu'elles échappent à toute forme de contrôle et d'exploitation de la part de ceux qui les ont fait venir, tirent les fils de leur commerce en coulisse et perçoivent l'un dans l'autre plus de 50 % de leurs revenus !

Malgré ces réserves, l'ouvrage est une précieuse source d'information. Il apporte un éclairage de grande qualité ethnographique sur de nouvelles formes de prostitution qui détournent à leur profit les

moyens et ressources de la globalisation et se développent en toute discrétion au cœur des grandes cités d'Asie et d'ailleurs.

*Professeur d'anthropologie sociale à l'université de Paris Ouest-Nanterre-la Défense et membre statutaire d'Aix Marseille Univ, CNRS, IrAsia, Marseille, France.

***The Ironies of Freedom. Sex, Culture, and Neoliberal Governance in Vietnam*, Nguyễn-võ Thu-hương, Seattle, University of Washington Press, 2008, XXVIII-336 p.**

Par Philippe Le Failler*

Tout est question de choix dans une économie de marché, mais tout choix doit-il être perçu comme un renoncement ? Vieille de vingt ans, mais encore imparfaite dans sa mise en œuvre, l'adhésion du Vietnam à un capitalisme sans frein n'entérine pas seulement un revirement idéologique (non ouvertement assumé car subsistent la faucille, le marteau et surtout l'appareil d'État) mais induit une relative liberté des mœurs et des comportements. Corrélée à l'essor économique, la forte croissance de la prostitution apparaît ainsi comme la résultante directe du changement du mode de gouvernement. Or le pouvoir communiste n'entend pas abdiquer ses prérogatives de contrôle social, sa survie en dépend. Dès lors, en ces temps de « renouveau », arguant de la lutte contre les « fléaux sociaux » (jeu, drogue, prostitution), l'État s'emploie à endiguer les plus moralement répréhensibles des dérèglements sociaux engendrés par un environnement économique marqué par le néolibéralisme et la mondialisation.

L'étude de M^{me} Nguyễn-võ nous plonge dans la réalité quotidienne de l'industrie du sexe envisagée comme une activité entrepreneuriale. Entre allers-retours chronologiques, digressions et spéculations philosophiques, la structure de cet ouvrage en mosaïque a parfois de quoi décontenancer le lecteur. Les thèmes abordés sont en effet très divers sans que le lien entre eux apparaisse

toujours évident. Au fil des chapitres, il devient clair que la prostitution au Vietnam n'est pas tant le sujet du livre que le support à une démonstration des effets d'une transition économique et des dérives néolibérales auxquelles elle mène. L'exemple choisi n'est plus alors qu'un modèle discursif tendant à mettre en cause les valeurs qui sous-tendent l'évolution actuelle du Vietnam.

La méthode associe l'enquête anthropologique à la réflexion analytique pour laquelle l'auteur revendique des bases théoriques multiples avec une faveur marquée pour l'approche de la « gouvernementalité » chère à Michel Foucault. Au fil des entretiens et des témoignages, se fait jour un riche travail de terrain mené dans le grand Hồ-Chí-Minh Ville qui donne à ce travail la garantie de la chose vue, même si on se doute des limites qu'un tel sujet oppose à l'observation participante.

La bibliographie qui accompagne cette étude est particulièrement riche en sources vietnamiennes de toutes natures : presse, articles, publications et de textes saisis sur des forums. On ne saurait dire dans quelle mesure le titre de l'ouvrage, *The Ironies of Freedom*, s'est inspiré de *The Irony of Vietnam : The System Worked*, un livre aussi fameux que controversé qui, assez paradoxalement, considérait comme opératoire la politique d'endiguement de la zone d'influence soviétique (*containment*) menée par les autorités américaines pendant la guerre du Vietnam alors même que des choix de politique étrangère défailants menaient le système à sa perte (Gelb & Bets 1979). Si l'on extrapole au sujet traité dans le livre de M^{me} Nguyễn-võ, on en vient à considérer que, globalement, le régime prohibitionniste fonctionne en système politique coercitif et totalitaire et que c'est la (très relative) libéralisation du système qui induit des effets pervers, dont la marchandisation des corps est un élément.

L'auteur, M^{me} Nguyễn-võ, est professeur associé à l'University of California, Los Angeles. Publié en 2008, son ouvrage